

Conférence : Friedhelm Lamprecht

Conscience, identité, réconciliation

Si une chaîne de montagnes est une collection de montagnes, une rivière de beaucoup d'eau, ainsi une conscience est une accumulation de savoirs. Étymologiquement, il s'agit de connaissances rassemblées. La conscience présuppose une connaissance en vue d'un agir responsable (à faire ou à s'abstenir) dérivé des normes individuelles et sociales. Cela a aussi à voir avec la connaissance de l'impact sur autrui, ce qui va à son tour exiger de l'empathie et de la capacité d'anticipation. Les croyances, les coutumes, les valeurs induites par le monde qui nous entoure, l'éducation et les habitudes forment les principes directeurs de nos actions. Il y a de grandes divergences dans la littérature en ce qui concerne la contribution génétique à la formation de la conscience, bien que l'éthique évolutionniste se base sur le fait que des structures de comportement ayant une signification morale soient codées dans notre génome. Paul désigne la conscience comme l'organe qui reconnaît la loi morale naturelle contenue dans la loi mosaïque.

Alors que les positions extrêmes sont relativement bien définies, la zone grise entre deux est beaucoup plus difficile à saisir. Pensons par exemple aux managers d'AIG le plus grand groupe mondial d'assurances qui a fait des milliers de milliards de pertes et qui, dans la même année catastrophique (2008) distribuait à ses managers des bonis de l'ordre de plusieurs millions. Nous avons bien entendu des exemples semblables aussi en Allemagne. Goethe dit à ce propos : « rien ne semble malhonnête quand on gagne ». Ce qui manque à de tels individus, c'est un sentiment de honte comme expression d'une mauvaise conscience. L'éducation ne protège pas d'une absence de scrupules, et l'on peut aussi trouver chez des personnes très intelligentes un sens des responsabilités complètement perverti. Pour Emmanuel Kant, le manque de scrupules n'est pas un manque de conscience, mais la tendance à ne pas suivre son jugement. Il considère la conscience comme le ressenti d'un tribunal intérieur en l'homme, où le devoir comme impératif catégorique prend pour ainsi dire la parole comme un juge. Autour de la notion de manque de scrupules s'inscrit toute une série de notions avec des significations légèrement différentes comme la froideur, l'absence de pitié, la cruauté, l'insouciance, la négligence et le manque de retenue, pour ne citer que quelques exemples. Le psychopathe bien connu Robert D. Hare a écrit un livre sur la base de ses expériences avec des criminels comme psychologue de prison. Il l'a appelé : « Sans scrupules » avec le sous-titre : « Les psychopathes sont parmi nous ». Il introduit à nouveau l'idée que du psychopathe qui, d'après K. Schneider ne souffre pas de ce qu'il fait, mais fait souffrir les autres. Dans son livre, on trouve, à partir de sa longue expérience des prisons, des descriptions de meurtriers et d'auteurs d'actes de violence sans aucun sentiment de culpabilité. Si nous regardons les critères correspondants à une structure de personnalité dyssociale dans les codes diagnostics que actuels (ICD-10, F.60.2) nous trouvons la description suivante :

1. Une indifférence froide envers les sentiments d'autrui ;
2. Une attitude irresponsable manifeste et persistante, un mépris des normes, des règles et des contraintes sociales ;
3. Une incapacité à maintenir durablement des relations alors même qu'il n'existe pas de difficulté à établir les relations ;
4. Une très faible tolérance à la frustration et un abaissement du seuil de décharge de l'agressivité y compris de la violence ;
5. Une incapacité à éprouver de la culpabilité ou à tirer un enseignement des expériences, notamment des sanctions ;
6. Une tendance nette à blâmer autrui ou à fournir des justifications plausibles pour expliquer un comportement à l'origine d'un conflit entre le sujet et la société.
7. Une irritabilité persistante.

On ne sait pas si cette irritabilité est l'expression du fait de se rendre compte qu'il y a quelque chose

qui ne joue pas avec son comportement. Mais en tout cas, on a l'impression qu'une telle personne n'a pas de conscience.

Permettez-moi maintenant un petit excursus sur le national-socialisme et le manque de scrupules. Dans cette situation, il faudrait aussi introduire la notion de corruption de la conscience, comme quand le pasteur Friedrich Benesch écrit en 1934 sur la situation religieuse en Allemagne : « Et la question de savoir si le christianisme, si Jésus-Christ constitue ou non le sens, la continuité et la transformation de cette substance germanique, cette question se pose à nous aujourd'hui avec la même profondeur et la même force qu'il y a 2000 ans. Nous voyons que les deux églises n'ont pas accompli cette tâche et quand on pose cette question alors Jésus-Christ juge sévèrement non pas la substance germanique, mais les églises. Quand on nie la question alors la culpabilité atteint plus le peuple allemand, qui n'a pas encore été capable de se libérer de la religion devenue étrangère pour servir l'accomplissement de la substance germanique. Le national-socialisme s'est posé comme expert de la substance germanique du peuple allemand, il voit tout ce qui arrive uniquement sous ce point de vue » et il termine avec la phrase : « nous tous et avec nous aussi Adolphe Hitler attendrons cet homme. Et cet homme va décider non pas si le peuple allemand est protestant ou catholique ou néo-païen, ou national-socialiste, parce que cela il l'est déjà, mais s'il est chrétien ou non ».

Le principe autoritaire comprend les vertus positives comme l'obéissance, l'application, le sens du devoir, l'esprit d'ordre et la combativité. Ces vertus, comme nous le savons, ont été perverties dans l'idéologie national-socialiste pour des buts sans scrupules. Nous nous rappelons les nombreux procès avec des expressions comme : « je n'ai fait que mon devoir », ou bien Hanna la gardienne du camp dans « Le Liseur » qui, à la question de savoir pourquoi elle n'avait pas ouvert la porte de l'église alors que des femmes et des enfants brûlaient à l'intérieur répondit : « je devais les surveiller ». Ici comme dans tant d'autres cas il ne semble pas y avoir eu de conflit intérieur dans le sens d'une confrontation des intérêts. Ce que l'on appelle le sentiment populaire sain s'était glissé chez beaucoup à la place de la conscience individuelle. Alors qu'auparavant on pensait que les atrocités du troisième Reich n'avaient quelque chose à voir qu'avec le système de l'état autoritaire allemand, Hannah Arendt a décrit dans son livre sur la banalité mal des réalités très comparables à ce que les expériences pionnières du psychologue Stanley Milgram ont démontré au début des années 60. Le résultat le plus fondamental de son expérience est que des personnes tout à fait ordinaires qui ne font qu'exécuter leurs tâches et ne ressentent aucune animosité personnelle, étant entraînées par un expérimentateur autoritaire à agir dans un processus de négation, peuvent envoyer des décharges électriques jusqu'à 450 volts – il s'agissait d'une expérience où à chaque faute le nombre de volts augmentait de 15. Le résultat était que trois quarts des gens ordinaires pouvaient être amenés à tuer des personnes innocentes qui leur étaient complètement inconnues, par une obéissance inconditionnelle à une autorité pseudo-scientifique. Peu de personnes possèdent suffisamment d'assurance pour opposer une résistance efficace à l'autorité.

De tels conflits d'intérêts sont légion aujourd'hui en médecine. Dans la médecine des catastrophes par exemple quand il y a un grand déséquilibre entre les personnes qui aident et celles qui ont besoin d'aide, on met en place ce que l'on appelle un triage. Il s'agit alors de prendre soin de ceux qui ont la plus grande probabilité et de survie. Aujourd'hui, en fonction des réalités économiques les soins les plus lourds, dans les hôpitaux sont soumis aux mêmes types de considérations. Je peux me rappeler une situation où un hémophile avait un déficit d'un facteur rare ce qui induisait un traitement - on était encore à l'époque du Mark – de 700 000 DM. Quand il revint après une année, on a refusé de le prendre en charge, ce qui a fait des grands titres dans les journaux. Quand on voit que, pour des raisons économiques on renonce à des veilleurs de nuit pour des patients suicidaires (ici il s'agissait de 80 Deutsche Mark par nuit) et que l'un d'entre eux saute par la fenêtre, il faut se demander qui doit avoir mauvaise conscience, le directeur médical et l'administrateur, qui ne sont en contact que de manière indirecte avec le patient ou bien l'aumônier, les soignants, etc. Plus on va vers le bas dans la hiérarchie, plus la mauvaise conscience est importante, mais en même temps ce

sont les personnes les plus impuissantes qui sont le plus impliquées. Dans le livre de Stephan Kolb « Médecine et conscience » sous-titré : « Quand la dignité devient une valeur » ont lit à la page 214 : « que les influences externes comme l'argent, la concurrence, la protection juridique, les plans de carrière, les moyens de subsistance économique, et l'angoisse de la place de travail ont beau jeu d'influencer les processus de décision médicaux d'une manière consciente ou inconsciente. Dans la médecine pratique, il y a de plus en plus de lutte pour les parts de marché. Il y a de nombreux exemples montrant que différentes décisions médicales pour des malades dans des situations comparables « ne se laissent pas expliquer en termes de compétences médicales ». Cela implique d'une part que les traitements soient orientés par les contraintes budgétaires (cela vaut également pour les cas d'urgence dont on cherche à se débarrasser), d'autre part que les aspects de remboursement fonctionnent comme incitation pour atteindre les objectifs budgétaires. On mentionnera en passant. Les DRG, les forfaits par cas ou l'index Case-Mix.

En tout cas il est clair que l'économie contrôle l'activité médicale et soignante dans le dos des patients. Nous ne sommes ici qu'au début d'un processus appelé à se développer. Ailleurs, les développements interpellant pour la conscience sont l'usage de la recherche sur les embryons, la mort à la demande, les limites d'âge pour certaines interventions pour ne mentionner que les plus importants. « Guérir, une question de conscience » titrait récemment le journal Die Zeit à propos de traitement couronné de succès, mais controversé à base de cellules souches de fœtus avortés, dans ce cas-ci pour le développement d'une nouvelle peau chez les grands brûlés.

Passons maintenant à un autre groupe, nous avons eu à faire jusqu'à maintenant avec un sentiment de culpabilité manquant ou douteux, mais il y a le contraire qui est une perception renforcée de la culpabilité jusqu'à ce que ce que l'on va appeler délire de culpabilité. Le malade avec un délire de culpabilité s'accuse sans raison d'avoir commis les crimes les plus graves. De petites infractions ou alors des tentations intérieures sont gonflées pour devenir des péchés impardonnables. À cause de cela « non seulement le patient sera puni de manière horrible dans cette vie, mais aussi tous ses proches et même le monde entier » (Bleuler, p. 33). il s'agit aussi de la traduction morbide du fait d'avoir pris sur soi une lourde culpabilité morale. Cela peut être déclenché par une mauvaise pensée. Cette mauvaise pensée n'a cependant pas de commune mesure avec le degré du délire d'auto-accusation. Ce faisant ce sont les voix de la conscience du patient qui prennent la parole, et soumettent les pensées et les actions du patient à une critique justifiée ou néfaste : « parfois les voix critiques ou séduisantes, amicales ou ennemies, se divisent en deux personnes ». Alors que ce tableau clinique est très bien délimité, il y a une utilisation de la culpabilité comprenant de multiples facettes en particulier dans le domaine de la dépression. La culpabilité est déclenchée par la transgression d'une norme. Si cela va déclencher un sentiment de culpabilité dépend de la socialisation et de la manière dont celle-ci a influencé le développement de la structure de la conscience. Spinoza écrit dans la quatrième partie de son éthique : « Nous voyons en effet les hommes affectés parfois par un objet de telle sorte qu'en dépit de sa non-présence ils croient l'avoir devant eux, et quand cela arrive à un homme qui n'est pas endormi, nous disons qu'il délire ou est insensé. [...] L'avare, au contraire, qui ne pense à rien d'autre qu'au gain et à l'argent, l'ambitieux uniquement occupé de gloire, etc., on ne croit pas qu'ils délirent, parce qu'ils sont d'ordinaire un sujet de peine pour autrui et en général on les méprise. En réalité, cependant, l'Avarice, l'Ambition, la Lubricité sont des espèces de délire, bien qu'on ne les range pas au nombre des maladies. » (Proposition 44)

Un petit enfant est d'abord amoral, d'abord c'est la recherche et la jouissance du confort, de la chaleur et de la Nourriture qui préparent le processus d'apprentissage qui va l'amener en observant les réactions des parents à voir ce qui est bon et mal, et c'est à partir de cela que se développe le gendarme de la conscience. Freud, dans *Malaise dans la civilisation* montre que le mal est ce pour quoi on est puni par une perte d'amour. Ce n'est que par le développement du Moi conscient que le domaine animal sera à maîtriser. Les fonctions mentales sont par conséquent d'autant plus à relier

au Moi conscient, qu'elles sont plus élevées d'un point de vue social ou éthique. La fonction inconsciente introspective du Moi est mise en lien par Freud avec le phénomène de la conscience. Cette instance autocritique fonctionne comme signe de quelque chose de plus élevé en nous, qui est appelé Surmoi dans le modèle de Freud. Le Surmoi, en grande partie inconscient, va devenir compréhensible au travers des conflits entre le Moi et la réception des ordres, des interdits et les normes parentaux. À un moment où les parties réflexives du Moi ne sont pas encore formées, ce qui se passe environ autour de la cinquième année. En même temps, dans le Surmoi, s'infiltrèrent aussi les normes de la société. Le Surmoi est aussi le dépositaire de « l'Idéal du Moi », il est porteur de ce qui idéalement devrait arriver et n'a pas seulement une fonction d'interdit et de punition, il participe, principalement de manière inconsciente, à la médiation entre les impulsions du Ça et les possibilités réelles du monde extérieur. L'Idéal du Moi joue un rôle important pour le sentiment de confiance en soi, la capacité d'enthousiasme et la régulation de l'amour-propre. Si celui-ci n'est pas là, ou ne s'est pas développé, alors les tendances répressives prennent le dessus dans le Surmoi, ce qui peut conduire jusqu'au suicide à travers un manque de confiance en soi, un sentiment de non-valeur, et un délire de péché. On peut aussi voir, à partir de cette situation, se développer un masochisme avec un besoin durable de punition. La conscience comme *vox dei* (Spengler) se place pour Jung au-dessus de la représentation intériorisée des normes collectives constatée par Freud, mais la conscience comme règle éthique, rapporte le réel au possible et place la personne dans la position où elle doit développer sa responsabilité et elle l'aide pour cela, pour devenir ce dont elle porte en elle la possibilité. Jung écrit (1951 §84) que « l'idée du bien et du mal [...] est la condition préalable au jugement moral. Il s'agit d'une paire de contraires dans une équivalence logique qui représente en soi une condition *sine qua non* de tout acte de connaissance [...] À partir de là on doit affirmer que le bien et le mal comme les deux moitiés coexistantes d'un jugement moral, ne découlent pas l'une de l'autre, mais sont toujours en même temps là ». Quand on se sent coupable à cause d'un comportement pécheur alors cela, personne ne peut le pardonner au sens le plus profond, parce qu'il reste quelque chose qui dépasse l'espace interhumain et se réfère à la prise de conscience d'un ordre objectif, qui est présent dans la conscience et qui ne peut être acquittée que par cette instance-là (*vox dei*). Dans tous les cas. Le point de référence qui guide la conscience se trouve au-delà du domaine interhumain. Dans le processus de la conscience il ne s'agit pas simplement d'une reconnaissance intellectuelle de normes éthiques générales, mais du fait que L'homme est confronté concrètement à une exigence éthique. Le saisissement fait partie de cela. La disponibilité à être interpellé est responsable de la sensibilisation de la conscience. La méthode du dévoilement progressif et réfléchi de l'essentiel est aussi appelée depuis Heidegger, le parcours phénoménologique vers ce-qui-vient-à-la-rencontre (*Begegnenden*). Selon lui, l'homme se rend inévitablement coupable parce que le *Dasein*/présence comme être limité ne peut pas réaliser toutes les possibilités qui s'ouvrent à lui, s'il en saisit une, il en manque une autre et va se culpabiliser pour cela. Après Heidegger la conscience comprend le fait de se laisser interpellé de la bonne manière par ce-qui-vient-à-la-rencontre (*Begegnenden*). Une telle conception de la conscience ne peut être acquise par une loi morale, ni par un code moral dans un domaine religieux.

L'expression de la conscience n'est pas seulement à entendre métaphoriquement comme « voix de la conscience » qui parfois par son insistance ne laisse aucun choix à la personne. Effectivement la limitation des possibilités de choix par peur de perdre l'amour, comme on le trouve souvent dans la dépression, peut aller jusqu'à des hallucinations acoustiques. Condrau a montré que les scrupuleux ont l'oreille particulièrement fine dans leur tentative d'échapper à toute culpabilité dans ce qui est attendu d'eux. Souvent ces patients voient cela comme un problème religieux et essayent de s'en décharger par des pratiques religieuses, jusqu'à une nécessité de confession, bien qu'il soit nécessaire d'avoir ici un accès psychothérapeutique. Les connaissances de la conscience viennent de la prise de conscience d'une interpellation, d'une mise en question et d'une provocation ainsi que de la disponibilité à s'y conformer. D'où il est clair que le fait d'avoir-une-conscience s'accomplit dans l'espace de rencontre humain. La conscience inauthentique est limitée de manière névrotique, alors

que la conscience authentique est caractérisée par une plus grande liberté de l'action. Dans une existence libre et ouverte, la multiplicité des interpellations est si grande que l'appel au milieu d'un grand nombre de possibilités ne peut pas se localiser d'une manière claire dans une voix audible et concrète. Martin Heidegger dans *L'être et le temps* écrit : « la conscience c'est la disponibilité à être appelé » ce qui correspond à ce que dit Medar Boss pour qui « le fait d'avoir une conscience » est équivalent avec « le fait de se laisser interpellé de la juste manière par tous ceux qui viennent à ma rencontre » ce qui présuppose une connaissance sur la juste manière de rencontrer. Comme nous l'avons dit, une telle conception de la conscience ne peut pas être acquise par une loi morale. Elle est la marque d'un homme libéré de la culpabilité névrotique. Il n'est pas libéré de la faute, mais dans le présent et le futur, il ne reste pas irrémédiablement coupable. Cet être-coupable a perdu tout poids et caractère accablant. Nous voyons ici la différence entre l'espace limité de la personne névrotique avec son sentiment de culpabilité oppressant et la personne relativement saine qui est ouverte à ce que la vie et le monde offrent de possibilités de rencontre, de décision et de choix. La personne dépressive essayant de fuir la culpabilité la porte tout au long de sa vie. L'insensibilité de la conscience parle au fond pour une conception de la vie superficielle. Paul appelle cela dans l'épître aux Romains (1,18) retenir « la vérité captive de l'injustice ». La connaissance aide la conscience et on peut arriver par un élargissement du savoir à une nouvelle perception des valeurs. Si on a un sentiment de culpabilité parce que quelque chose est de notre faute, cela doit être désigné plus précisément comme du remords. S'arranger avec sa faute s'appelle assumer la responsabilité de son comportement. Alors que chez la personne saine, le sentiment de culpabilité suit une faute, chez le dépressif, il y a souvent un sentiment de culpabilité sans faute. La culpabilité réelle ne peut pas être appréhendée dans sa totalité par les catégories de la psychanalyse en terme de déplacement et de sensibilisation. Martin Buber écrivait à ce sujet : « Je vous ai adressé trois personnes que j'estime beaucoup et qui me sont chères qui, à partir d'une défaillance temporaire, à un moment d'une forte culpabilité communautaire, ont développé des pathologies chroniques pour lesquelles les éléments psychogènes sont indiscutables, mais difficiles à délimiter. L'un d'eux s'est refusé devant le tribunal de son esprit à s'engager dans une auto-accusation, le deuxième s'élevait contre le fait que, en fonction des circonstances, il aurait dû reconnaître comme grave une erreur qu'il ne considérait pas comme telle sur le moment. Le troisième ne voulait pas se laisser pardonner par Dieu l'erreur d'un instant parce qu'il en se pardonnait pas lui-même. Tous les trois me semblent avoir besoin d'une aide compétente. » La faute sans sentiment de culpabilité conduit à un abrutissement progressif et des au renouvellement des actions fautives, comme on a pu le voir durant le troisième Reich ou dans le terrorisme. Le sentiment de culpabilité sans faute peut conduire des patients dépressifs à un désespoir progressif et les amener jusqu'au suicide. Les vrais sentiments de culpabilité suite à une faute, mais sans implication de la conscience mènent à des problèmes insurmontables qui produisent souvent des mandies psychiques ou psychosomatiques, de l'insensibilité et du désespoir. La vraie culpabilité est la conséquence d'une fausse décision prise consciemment pour obtenir des avantages personnels. Des sentiments de culpabilité imprécis doivent donc conduire à une reconnaissance concrète de la faute et doivent être exprimés dans une confession, ce qui en soi-même a un pouvoir de transformation. Ici, le rôle du psychothérapeute peut aussi consister à approfondir les véritables sentiments de culpabilité dans une implication de la conscience, afin de permettre à la personne de vivre le miracle du pardon et du renouvellement de la personnalité qui l'accompagne au travers du repentir, de la prière et de la confession. Quand je préparais cette conférence, j'ai eu dans les mains un livre de Werner Bergengruen sur l'épreuve du feu que certains d'entre vous connaissent sûrement. Je vous en lis le passage-clé : « Pendant la guerre, le conseiller Grieben devait souvent monter la garde de nuit devant la mairie. On commença à murmurer que sa femme Barbara l'avait trompé une nuit avec un amant qui s'appelait Schwenkhusen. Le mari exigea que sa femme passe l'épreuve du feu, c'est-à-dire qu'elle prenne un fer rouge à pleines mains. Barbara se confessa, cru avoir obtenu le pardon de Dieu, passa l'épreuve et ses mains ne brûlèrent pas. Son amant présumé, qu'on avait d'abord donné pour mort, revint indemne de la guerre après quelques temps. L'ancienne relation recommença. Barbara, qui à cause de l'épreuve du feu avait

presque atteint le statut d'une sainte devait commémorer son épreuve du feu le jour de l'an. Quand on approcha le fer froid de sa main en signe de souvenir, elle tomba morte en criant "Je brûle". L'histoire nous dit que l'effet du feu peut être contré par la foi au pardon de Dieu, malgré la faute réelle. Le métaphysique est le plus fort. La croyance, les faits restent secondaires. La faute que Barbara portait effectivement sur elle après le retour de Schwenkhusen, a rendu brûlant le fer froid.

La conscience est pour ainsi dire le témoin de l'identité personnelle, ou aussi de la non-identité dans le sens où, ce que je retiens de mon bavardage de la veille, cela aussi peut être défini comme négation de mon identité, parce que l'expérience et la connaissance de sa propre identité s'ouvre au soi et au monde dans l'agir d'une vie entière. La conscience, dans son rôle de sentinelle, peut aussi être considérée comme une protection de notre identité. Pourquoi avons-nous besoin d'une telle fonction ? L'envers de la liberté, c'est d'être un danger pour nous-mêmes. Pensons à Luther "Je me tiens ici, je ne peux pas faire autrement". Alors il est clair que l'identité et la conscience sont indissociablement liées dans notre subjectivité. À partir de la conscience se développe la force d'un autorenouvellement constant. La conscience nous accompagne dans notre développement dans le temps, regardant vers le passé et l'avenir, mais aussi bien-sûr le présent, elle stimule notre processus de développement. Au travers de la conscience, l'homme devient responsable de sa personne, il peut rester proche ou se distancer de soi, il se trouve alors en désaccord avec lui-même à travers la question "est-ce que tu peux vouloir être identifié à ce point de vue ou ce mode de comportement ?" Quand il en va de la personne et de l'identité, alors il semble évident que la liberté de la conscience doit être protégée. Mon identité se manifeste dans le fait que j'ai, autrefois, regardé et traité les choses d'une manière différente que je le ferais aujourd'hui, et que je sois toujours le même. Les potentialités du Moi amène à une mauvaise conscience par le choix des priorités, par exemple à quand un jeune universitaire se rend compte qu'il évite les possibilités de confrontation avec sa femme et ses enfants ou en tout cas qu'il les diminue fortement. Le sentiment inconfortable vient des possibilités qui n'ont pas été prises en compte et il disparaît seulement plus tard quand on cherche le dialogue avec les enfants devenus adultes et cela non dans le sens d'une auto-justification, mais de l'établissement d'une compréhension par la femme et les enfants. Ce qui est mauvais, et qui se passe très souvent, c'est que les possibilités qui n'ont pas été prises en compte soient refoulées, ce qui fait qu'il n'y a plus de stimulus pour le changement. À partir de la notion de responsabilité, on voit clairement l'étroite interconnexion entre la dialectique de la constitution individuelle et sociale de la moralité, l'identité ainsi que le temps. Quand on découvre en soi de si nombreux côtés négatifs qui ne se laissent pas occulter, alors c'est notre image de soi et notre propre identité qui est en jeu et notre autorégulation atteinte un point de fracture. Seul celui qui peut être coupable peut aussi être bon, dans la mesure où la capacité de culpabilité appartient à la *conditio humana* et, finalement, pour sortir de l'ornière, on est renvoyé au cycle : reconnaissance de la faute, remords, conversion. Ceci est plus facile pour un chrétien parce qu'il peut accepter le pardon ce qui remet en marche le processus de développement de l'identité propre. La faute est toujours aussi une question d'identité. La question à poser n'est pas : "qui a fait cela ?" mais, "qui est ai-je quand je l'ai fait ?" et "est-ce que c'est ce que je voudrais être ?". Là intervient l'Idéal-du-Moi et l'identité est rétablie par la mise en lien des deux histoires de vie, celle du passé et celle du présent. Horntrich écrit à ce propos : "là où la culpabilité devient ainsi la question de l'identité du sujet, notre culpabilité se détache de sa fixation sur la faute que nous trimbalons avec notre passé et elle devient une question de conversion et de pardon."